

Lettre de M. L'Évêque
de Cayenne à M. D...
de la Martinique antino
Du pour et Du contre.

17
Lettre de M. de la Roche
au Comte de M. de la Roche
à la Rochelle le 17 Mars 1700
Paris et de la Roche

343.08-4
LEA

LETTRE

DE MONSIEUR

LÉANDRE, DE CAYENNE,

A MONSIEUR

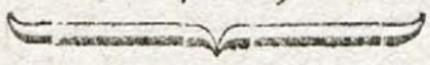
D***, DE LA MARTINIQUE,

AUTEUR DU POUR ET DU CONTRE.

Sait-il que je reviens tout exprès de Cayenne?
(*Le Tableau parlant.*)



1785.



ex

FA
pes

MANIOC.
Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique

A circular library stamp with text around the perimeter, partially overlapping the text above it.

REVUE

DE

LETTRE

DE

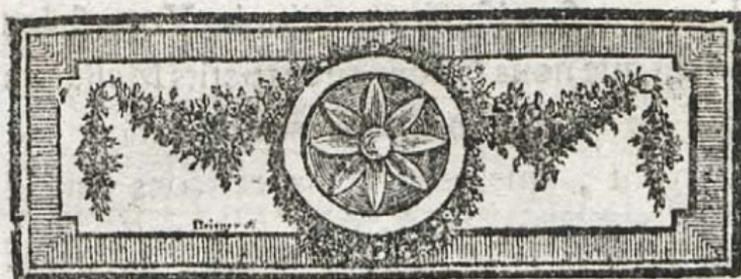
LETTRE

DE

DE

DE

DE



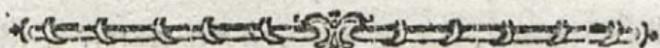
LETTRE

DE

M. LÉANDRE, DE CAYENNE,

A M. D***, DE LA MARTINIQUE,

Auteur du Pour & du Contre.



J'Arrive de Cayenne, mon cher Confrère;
& j'ai trouvé dans une grande agitation le
Port de Mer dans lequel j'ai débarqué. Il
s'agit d'un Édit qui doit ruiner la France,
& enrichir les Colonies. L'Armateur du
Vaisseau qui m'a porté en France, est de
fort mauvaise humeur: mais vous imaginez

A ij



bien que sa tristesse me réjouit. Vous savez le cas que nous faisons de ces petits Messieurs qui ne sont bons qu'à nous avancer de l'argent , que nous leur rendons quand nous pouvons. Si cet Édit n'intéressoit que cette misérable espèce , je n'aurois répondu à leurs clameurs qu'en levant les épaules : mais il paroît exciter une fermentation générale dans tous les ordres de Citoyens. Le Clergé , le noble Cultivateur , la Magistrature , tout le monde est en alarme. Les classes inférieures de la Société murmurent : les Constructeurs , Gens de Mer , Charpentiers , Voiliers , &c. jurent ; & mon valet , Pierrot , rentra chez moi , l'autre jour , la machoire en marmelade , d'un coup de poing que lui avoit donné un Matelot à qui il vouloit persuader l'utilité de l'Édit.

Je me trouvois quelquefois embarrassé ; on me faisoit des objections que je laissois sans réponse : je me contentois de tousser , & de remuer la tête. Je ne suis pas fort sur les matières d'État ; & je me suis toujours

Plus occupé de ma chère Isabelle, que du gouvernement de la Monarchie. Quelles obligations ne vous ai-je pas, mon cher Confrère ! Votre écrit a tout éclairci, tout expliqué. Je l'ai appris par cœur. Mes idées, claires & lumineuses, sortent avec facilité de mon cerveau, jadis embarrassé. J'écrase toutes les personnes qui me parlent de l'Édit ; & on m'en parle toute la journée.

Je suis logé chez mon très-cher oncle ; M. Cassandre, tuteur de mon aimable Isabelle. C'est un bon homme que mon Oncle : il n'a que deux petits défauts, dont nous le corrigerons, vous & moi. Il aime Isabelle ; & c'est un vieux Négociant endurci. Il a quitté les affaires ; mais il a gardé ses vieux préjugés. Il traite durement votre ouvrage : c'est un vieux radoteur qui se retirera d'après d'Isabelle, & qui ne fera pas retirer l'Édit. On fait des calembours à Cayenne, comme vous voyez.

Mon oncle Cassandre trouve votre stile lâche & diffus, pour ne pas dire plat. Il

me voit rien dans votre brochure ; qui annonce l'homme d'État, & le Philosophe éclairé : il ne veut pas croire qu'elle soit de M. D***, qui a une espèce de réputation à Versailles. M. Léandre, me disoit-il, l'autre jour : Si votre traversée n'avoit pas été aussi longue, vous auriez bien fait de vous rendre auprès de votre ami, & de lui conseiller de ne pas se faire imprimer. L'impression est dangereuse pour les réputations de Bureau. Il se seroit contenté de cabaler sourdement à la Cour ; ce qu'on peut faire, & ce qu'on fait, tous les jours, sans se compromettre. Quelle pitié ! quel bavardage ! Je lui tournai le dos.

Bravo, mon cher Confrère, bravissimo !
 C'est une exclamation que mérite bien votre réponse au cinquième article. Je ne parle pas du premier, dont la dernière phrase commence par *reste à savoir*, &c. J'ai trop à louer ; mes éloges vous fatigueroient : il faut se borner. Vous dites, dans ce cinquième article : *L'intérêt du Commerçant, mêlé avec celui du Commerce, ne peut que*

mettre l'objet dans un nuage. Mon oncle Cassandre répond : Que l'intérêt du Commerce , & en même temps de l'Agriculture & des Manufactures , ne peut être que celui des Négocians actuels qui l'exercent ; & que , s'ils perdent leur état , tout cesse avec eux. Je vois bien quel a été votre but ; & , en ma qualité de M. Léandre , de Cayenne , je vous dois un remerciement particulier. Vous savez avec quel mépris nous parlons , dans nos cercles , de ces Négocians qui ne s'occupent qu'à nous voler. Vous cherchez à les rendre personnellement odieux ; vous avez craint , en attaquant le Commerce , au commencement de votre ouvrage , de vous faire siffler , & de décourager le Lecteur. Il est vrai que vous vous êtes amplement dédommagé à la fin. Une idée aussi heureuse a dû être vivement sentie , & fortement applaudie par vos Auditeurs les Colons , parmi lesquels vous brillez

velut inter ignes

Luna minores.

J'ai de l'érudition ; & , si je vous compare aujourd'hui à la Lune , ce n'est qu'en attendant. Lorsque vous aurez composé le Mémoire qui doit pulvériser ceux de toutes les Chambres de Commerce , comme vous l'écrivez à un de vos amis , je vous comparerai sûrement au Soleil.

Dans les articles 6 & 7 , votre Adversaire vous dit que *les Colonies ont prospéré sous les loix prohibitives ; & qu'il n'a pas encore été proposé de permettre l'entrée de nos Colonies aux Étrangers , en temps de paix.* Vous dites , à ce propos : Que ceux qui ne pensent pas comme vous sont *des distributeurs & des acheteurs de Logique.* Mon Oncle jure qu'il ne s'adressera pas à vous pour en acheter ; & que vous n'en avez pas à revendre. Mauvaise plaisanterie ! Vous ajoutez , que *le résultat de cet expédient (l'introduction des Étrangers) est d'une évidente & notable utilité pour la Métropole.* Vous n'en donnez aucune preuve. Mes Adversaires me le disent bien ; mais je leur répons : Au Mémoire ! au Mémoire !

Écoutez votre Adversaire, dans l'article 8. Son argument est fort; & c'est un de ceux qui m'ont donné le plus d'inquiétude: je vais le transcrire en entier.

Les Nations étrangères qui possèdent, comme nous, des Colonies aux Antilles & sur le Continent de l'Amérique, n'y ont jamais donné entrée, en aucun temps, ni sous aucun prétexte, à d'autres qu'aux Nationaux. C'est pourtant bien là le cas de la réciprocité; & cela seul devrait décider la question.

Votre première phrase dans laquelle vous parlez des erreurs des Nations, est sublime; & c'est ce genre de sublime qui réussit le plus à Cayenne. Vous proposez ensuite, le plus paisiblement du monde, de faire le petit essai d'admettre toutes les Nations dans nos Colonies. Vous avez raison; ce n'est qu'en essayant, & en essayant beaucoup, qu'on parvient à la perfection. Lorsque j'allai à Cayenne, le cœur plein de ma divine & de ma blonde Isabelle, j'essayai d'une Nègresse; & je



ne m'en trouvai pas mal. Je parlois ainsi à mon Oncle. M. Léandre, me dit-il, en se levant : Allez vous faire f***. Quel essai ! que celui qui ruine, en un moment, les plus grandes Villes du Royaume, qui ne sont grandes & riches, que parce que le Commerce y fleurit, favorisé par les loix les plus anciennes & les plus sages ; qui rend inutile, qui réduit à la mendicité une foule d'ouvriers dans tous les genres, qui se sont établis, eux & leurs familles, dans ces Villes, & qui y ont prospéré à l'abri de ces loix.

Cependant, comme vos principes sont forts, & qu'il y a des gens brutaux, je vous conseille de ne pas abandonner la promenade du Palais Royal ; si vous vous promeniez sur un Port de Mer en débitant ces belles maximes, vous courriez le risque d'éprouver l'accident arrivé à mon valet Pierrot.

Je dis à mon Oncle, qui s'étoit un peu remis : On voit bien que vos principes sont pusillanimes, & que la Philosophie

a fait peu de progrès dans votre esprit. Les grandes Villes feront ruinées ; tant mieux : moins de corruption. Nous n'aurons plus de Spectacles, plus de luxe, & sur-tout plus de ces Demoiselles dont j'ai si longtemps gardé le souvenir lors de mon premier débarquement de Cayenne. Les hommes reflueront dans les Campagnes, où la paix & l'innocence..... Vous êtes un sot, mon Neveu, me dit M. Cassandre, en me quittant. Je pardonnai tout à son âge & à son imbécillité.

Vous trouvez admirable, mon cher Confrère, qu'une Nation se singularise. Je suis de votre avis : il faut toujours se singulariser. C'est mon foible ; & je ne trouve jamais, à la promenade, d'habit plus court, & d'épée plus longue que la mienne. M. Léandre, me disoit, l'autre jour, un Négociant ! un imbécille ! qui me donna à souper chez une espèce d'Isabelle : Écrivez à votre ami, que le Parlement d'Angleterre n'est pas un sot. Le Peuple Anglois est reconnu, par toutes les Nations, pour le

Peuple le plus éclairé sur les vrais intérêts de son Commerce , qui , seul , fait toute sa puissance , & quelle puissance ! & qu'il faut l'imiter dans tout ce qui a rapport avec la Mer , si on veut le battre. Cet homme oublioit que , par le moyen de l'Édit , notre Marine fera , dans peu , éteinte , & que nous n'aurons plus rien à démêler avec les Anglois. Je connois le Théâtre ; & je lui citai ce vers :

Et le combat finit faute de combattans.

Autre service rendu à l'humanité , dont j'aurois parlé à mon Oncle , s'il avoit voulu me laisser continuer.

Mon homme se moquoit aussi de cette expression d'imagination : *L'habitude d'imiter ne laisse pas assez d'intervalle entre l'homme & le bétail.* C'est bien à cette espèce-là à ne pas trouver de fraîcheur dans les fleurs de Rhétorique que vous semez dans vos ouvrages. Le mot de *bétail* est placé là avec une finesse qui ne m'échappe point ; ce sont les Négocians que vous voulez

désigner. Lorsque je vais à leur Bourse avec mon chapeau à plumet, je me rappelle votre phrase avec plaisir. Continuons, mon cher Confrère ; & bientôt ce vil troupeau n'aura plus de bergerie.

Vous dites que les loix de Commerce ont été écrites sous la dictée des Commerçans. Je ne le crois pas ; mais vous avez bien fait de le dire. Vous savez mieux que personne, que les Négocians ne dictent rien à Versailles ; & , si quelqu'un de là-haut ne les prend en pitié , c'est fait d'eux & de la France : mais nos sucres se vendront plus cher.

Vous répondez , avec gloire , aux art. 11 & 12. Votre Adversaire vous dit qu'on a déjà introduit une très-grande quantité de toiles peintes , dans nos Colonies , sous le Pavillon Américain. Vous répondez , sans hésiter : *Qui ignore ce qui se passe à Dunkerque ? Benè.* Voilà nos ennemis, contrebandiers ; qualité ajoutée à celle qu'ils possèdent déjà. Il est vrai qu'ils pourront dire que , parce qu'il se fait un petit mal

par Dunkerque , ce n'est pas une raison pour en permettre un immense par tout l'Univers : mais ils ne le diront peut-être pas ; ils font si bêtes !

Dans votre réponse à l'article 14 , vous voulez qu'il soit d'une administration juste , d'essayer du service de l'Étranger , *sauf à pourvoir à la formation & entretien des forces navales , par des moyens plus efficaces & moins onéreux , que ceux que présente l'occupation de nos Gens de Mer dans le Commerce de nos Isles.* Comme cette navigation est l'unique pépinière de nos Matelots , faites-moi le plaisir de me mander tout de suite , & sans me faire attendre votre Mémoire , ces moyens si efficaces que vous avez trouvés : M. Cassandre me presse ; & je serois bien aise de ne pas rester court. Une réponse bien claire , bien précise , bien atterrante , ne sera qu'un jeu pour vous.

Que de bruit ! Voilà toute votre réponse à l'article 16 , dans lequel votre Adversaire dépeint , avec assez d'énergie , (dans sa

cause , s'entend) les suites funestes que devra avoir l'Édit. Heureuse idée ! bonne réponse ! je l'ai adoptée. Quand je suis en défaut , je m'écrie : *Que de bruit !* & je prends un maintien sérieux , qui me donne l'air profond.

Vous vous tirez , avec adresse , de l'article 17. Votre Adversaire vous dit : *Qu'il n'y a pas , sur le Globe , de terres plus fécondes que les nôtres , & qui enrichissent en moins de temps leurs Cultivateurs.* Vous vous plaignez de la cherté momentanée de la farine ; & prudemment vous ne dites rien des prix excessifs auxquels les sucres sont portés depuis long - temps : prix qui occasionnent des pertes énormes à tous ceux qui , depuis la paix , ont fait des armemens. Quelle sagesse ! Vous ajoutez : *Qui pourroit envier des profits si peu proportionnés aux désagrémens attachés à la condition des habitans de nos Colonies ?* C'est bien : il faut toujours se plaindre. Je vous dirai cependant , en confidence , que mon état ne me déplaît point ; je passe des jours

assez heureux, dans ma Colonie, quoiqu'elle soit la moins favorisée & la moins riche, entouré de mes Esclaves, & auprès d'une jolie Nègresse, dont j'ai défendu à mon valet Pierrot de parler. En France, vous connoissez mon bonheur, mon sucre se convertit en argent; & vous connoissez mon Isabelle.

Vous dites : *La permission qui excite tant de clameurs auroit pu être portée beaucoup au-delà, avec grande & évidente utilité pour le Royaume.* Sans contredit, mon cher Confrère, si les Américains portent leurs farines dans nos Colonies, les terres à bled, de France, deviendront inutiles; & on en fera des prairies pour nourrir le bétail dont vous avez parlé ci-dessus.

Me voici parvenu à la partie de votre travail qui vous fait le plus d'honneur. Quelle éloquence! quelle profondeur! quelle philosophie! Qu'ils prennent la plume, nos insipides ennemis; ils parleront séchement de farine, de sucre &

de café. Trouvera-t-on , dans leurs écrits ;
des fruits qui sont par lui (l'homme) &
pour lui ; & qu'en ce genre , il est principe
& terme ? Voilà de ces phrases qui frisent
 le *Montesquieu* , & qui devoient faire
 frémir les téméraires qui se proposent de
 joûter contre vous.

Je n'aime point les Négocians de
 Bordeaux, ils me refusent de l'argent sur
 mes sucres à venir ; & c'est ce qui retarde
 mon mariage avec Isabelle. La province
 de Guienne est bien maltraitée ; & je m'en
 réjouis fort. L'Édit ôte au Commerce
 l'importation de 80 mille barrils de bœuf,
 portés à Bordeaux dans des Navires Anglois
 qui retournoient en Irlande chargés de vins :
 entrée estimée , au plus bas prix , une
 valeur de trois millions ; & , par conséquent,
 sortie en vins , de la même somme. Au-
 jourd'hui, vous faites entendre que l'im-
 portation de la farine n'est presque rien ;
 les raisons sur lesquelles votre opinion est
 appuyée , sont excellentes : *La consom-*
mation de nos grains dans nos Isles n'est pas

aussi immense qu'on pourroit le croire ; puisque les Nègres & la plupart des Blancs n'en font aucun usage. Bravissimo ! C'est tirer parti de tout. Mon oncle Cassandre, à qui je parlois de farine Manioc, me dit : M. Léandre, ces raisons sont bonnes à donner à des badauds, dans un café de Paris. Votre ami devoit retrancher cette phrase ; elle le fera siffler de toutes les personnes qui connoissent un peu l'Administration & le Commerce. Il s'expédie, tous les ans, deux cens quatre-vingt Navires Bordelois qui portent, au moins chacun, 600 barrils de farine : calculez ; & vous verrez que vous voulez encore priver la Province d'une importation de plus de six millions. Vous êtes dur. Voilà pour une Province ; ajoutez à ce calcul les farines qui s'expédient par la Bretagne & par la Normandie. Pur verbiage ! farine Manioc ! farine Manioc !

M. Léandre, me dit sérieusement mon Oncle, voulez-vous m'écouter ? l'écrit de votre M. D*** ne vaut rien. Je ne parlerai

pas des vérités triviales énoncées ; en mauvais stile , dans les cinq premiers articles de son Administration des Colonies. Dans un ouvrage où l'on cherche des faits , on trouve une morale commune , qui court les rues depuis des siècles. Il sert admirablement les Négocians auprès du Ministère. Toutes les Chambres de Commerce ont écrit au Ministre : Qu'il étoit impossible d'empêcher la contrebande ; que sa lettre , très-bien écrite , & qui auroit dû servir de modèle à votre ami , ne les rassuroit pas ; que l'esprit des habitans leur étoit connu ; & que le seul moyen d'empêcher la ruine du Commerce de France avec les Colonies étoit d'en exclure absolument les Étrangers. Le Ministre verra aujourd'hui , qu'ils ont raison. M.D***, habitant de la Martinique, qui a long-temps été dans l'administration des Colonies ; qui , dit-on , a encore aujourd'hui beaucoup d'influence dans cette partie , ne se cache plus. Il nous dit : Que le Commerce doit être abandonné , dans toutes ses parties , aux Étrangers , pour le

plus grand bien du Royaume. Le Conseil de Sa Majesté voudra-t-il réfléchir aux suites funestes que doit avoir cette opinion, ouvertement manifestée par M. D***? Quel Négociant osera opérer avec sûreté, aujourd'hui que des gens puissans qui passent leur vie aux environs du Trône avouent qu'ils ne cherchent qu'à détruire le Commerce François, & qu'ils espèrent y parvenir? Quelle déraison! pauvre vieillard! Il ne voit pas que vous savez sur quoi compter; que vous n'auriez pas mis au jour ces brillantes idées, si vous n'aviez pas été sûr de les voir bientôt adoptées; & que vous voulez profiter du vent qui souffle.

Je vous dois un compliment sur la manière dont vous avez traité l'article de l'exportation des denrées de nos Colonies dans l'Étranger. Mon valet Pierrot pensa être dévisagé, l'autre jour, par des femmes de Marins, toujours en disputant sur l'Édit. Il leur cria: Soyez tranquilles, Mesdames; vous aurez du sucre & du café pour votre

déjeûner. Nous en aurons , M. Pierrot !
 & elles l'embrassèrent. C'est un garçon
 d'esprit que Pierrot : il n'avoit pas lu
 votre ouvrage , où vous parlez comme
 lui. Vous dites : *On ne craindra pas que
 l'approvisionnement du Royaume soit com-
 promis.* Sans doute ; & , pourvu que nous
 ayons du sucre pour déjeûner , pour
 mettre sur nos fraises , & pour donner ,
 aux étrennes, des bons-bons à M^{lle}. Isabelle,
 il n'en faut pas davantage.

Adieu , mon cher Confrère. Je ferai ,
 sûrement , à Paris , lorsque votre Mémoire
 fera achevé ; nous le lirons ensemble , en
 sortant du cercle , chez M^{lle}. Isabelle ,
 où je vous ferai souper en petit Comité.

LÉANDRE, DE CAYENNE.



BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80179101

d'écouter. Nous en avons, M. Tiorot
 Et elles l'embrassent. C'est un garçon
 d'esprit que Tiorot ; il a vu par la
 votre ouvrage ; et vous êtes comme
 lui. Vous êtes : On ne connaît pas que
 l'aprouver, l'apprécier, mais l'aimer, car
 comme sans doute ; et, pour ce nous
 avons du faire part de l'ouvrage, pour
 mettre sur nos tables, et pour donner
 un grand nombre de bons livres, M^{lle}. Laballe
 il n'en fait pas davantage.

Adieu, mon cher Confrère, je suis
 fidèlement, à Paris, lorsque votre M^{lle}.
 sera achevé ; nous le lirons ensemble, et
 pourrai du cercle, chez M^{lle}. Laballe,
 où je vous ferai passer en tout Confrère.

FRANÇOIS DE CAYRINE